

[Le Soir](#), critique par Jean-Marie Wynants, publiée le 13/08/2025.

## « Cabots mordus » au Royal Festival : nous nous sommes tant aimés \*\*\*\*

Magistralement mis en scène par Philippe Sireuil et interprété par Fabrice Adde et Franck Arnaudon, le texte de Jean-Marie Piemme mêle amour de l'art et humour féroce



Lolo (Fabrice Adde) et Toto (Franck Arnaudon) répètent leur rôle de serveurs pour une performance de « théâtre invisible ». - Alice Piemme.

**Critique** - Journaliste au pôle Culture

Par [Jean-Marie Wynants](#)

Publié le 13/08/2025 à 14:57 Temps de lecture: 3 min

Quels acteurs ! Et quel texte ! Quel texte ! » A l'issue de la première de *Cabots Mordus* au Royal Festival de Spa, les mêmes mots revenaient dans toutes les conversations. Magistralement porté par Fabrice Adde (Louis) et Franck Arnaudon (Victor), le texte de Jean-Marie Piemme aura marqué les esprits, bousculé les idées reçues et énoncé un paquet de vérités, aussi drôles dans leur formulation qu'inquiétantes dans leurs conséquences.

Louis et Victor sont deux frères acteurs. Le premier ne vibre que pour et par les grands textes (Shakespeare, Musset, Beckett, Brecht...) tandis que le second a choisi la voie de l'expérimentation, de l'avant-garde et de la performance. Ils vivent ensemble dans un petit espace sans charme (formidable scénographie de Vincent Lemaire) donnant une idée de l'état de leurs finances. Les murs y sont rouges, comme le rideau de scène, mais passablement

défraîchis. Le plancher est brut et usé, les chaises bancales et l'unique interrupteur beaucoup trop haut. Une vieille armoire, de laquelle ils entrent et sortent régulièrement, semble abriter tout leur passé tout en servant de porte ouverte sur le rêve.



Franck Arnaudon et Fabrice Adde : deux frères comédiens tentant de survivre dans un monde où ils deviennent invisibles. - Alice Piemme.

Mais c'est là, dans leur petit théâtre quotidien qu'ils s'affrontent, débattent, s'éloignent, se retrouvent constamment sous le portrait d'une mère qu'ils vénèrent et qui les a élevés dans le dénuement mais avec un amour infini. C'est là que Louis se vante du succès récolté dans son dernier rôle, regrettant que Victor n'ait pu participer au spectacle. Victor, lui, rêve d'un autre théâtre, radical, déstabilisant, ne caressant pas le spectateur dans le sens du poil. Pourtant, au-delà de leurs chamailleries, les deux frères finissent toujours par se retrouver, unis par l'amour de leur mère et du théâtre. Unis aussi par une détresse dans laquelle leur fraternité est l'unique bouée de sauvetage.

## Un formidable jeu de ping-pong

A travers eux, Jean-Marie Piemme dresse le constat sans appel d'un monde de plus en plus menacé, renvoie dos à dos les tenants d'un théâtre de texte et les expérimentateurs avant-gardistes, fustige la mode du tout au visuel, mêle magistralement nostalgie et humour féroce. Mais il déborde aussi, largement, de l'univers théâtral, évoquant toutes les dérives de notre époque, de la délation par réseaux sociaux interposés à la *cancel culture* en passant par l'appropriation culturelle, le mélange entre le vrai et le faux et l'affaiblissement du monde politique.

Avec une verve inarrêtable, il offre aux deux comédiens un formidable jeu de ping-pong où les balles perdues touchent toutes les cibles. Les répliques percutantes (les *punchlines*, dirait-on si Piemme avait 20 ans et faisait du *stand up*) déferlent en pagaille. « Quand on a raison, on a raison. Même si ça emmerde les autres ! » clame un Victor refusant les concessions. « Fait-on ce métier pour réciter des auteurs subversifs dans des endroits chics ? » lance-t-il à son frère qui veut l'embarquer dans une représentation de Beckett au Club nautique. « Parfois... on n'a pas le choix ! » rétorque ce dernier, excédé.

Piemme décoche ses flèches dans toutes les directions et, bientôt, c'est Victor qui entraîne Louis dans une performance de « théâtre invisible » consistant à officier comme... serveur lors d'une réception du ministre-président. Derrière le discours avant-gardiste, il s'apprête bel et bien à jouer les larbins du pouvoir afin de survivre dans un monde où les acteurs n'ont plus que leurs yeux pour pleurer. Et cette fois, c'est Louis qui s'insurge et va faire capoter la « représentation ».

## Une mise en scène de haut vol

L'auteur, Jean-Marie Piemme, et le metteur en scène, Philippe Sireuil, parlent ici du monde qui est le leur avec un mélange de nostalgie, de colère, de lucidité et d'autodérision irrésistible. Des acteurs « qui se vivent comme de petites porcelaines fragiles » aux directeurs de théâtre qui écoutent cinq minutes les porteurs de projet avant de se plaindre pendant cinquante minutes de l'état de leurs subventions, chacun en prend pour son grade. « Indécision, impuissance, apathie : c'est la trilogie du temps », « Madame nautique fait partie de cette race de ceux qui dorment quand ce n'est pas eux qui parlent », « Quand tu donnes de l'argent à quelqu'un, tu lui parles ? », « Dans la profession, il y a un cobra qui sommeille en chacun » : les répliques d'anthologie sont légion avec une mention particulière pour celle-ci, qui emporte l'adhésion de toute la salle : « Aujourd'hui, un ministre, qu'est-ce que c'est ? Un mec qui se plaint avec toi des problèmes qu'il est censé résoudre. »



Louis (Fabrice Adde) et Victor (Franck Arnaudon) dans leur petit monde étriqué avec une vieille armoire comme porte ouverte sur le rêve. - Alice Piemme.

A ce texte percutant, Philippe Sireuil offre une mise en scène de haut vol, tant dans la direction d'acteurs que dans ces petites surprises visuelles, musicales, sonores, gestuelles qui viennent renforcer le propos de l'auteur. Lolo et Toto, surnoms très beckettien des deux frères de *Cabots mordus*, sont forcément cabots comme bon nombre d'acteurs. Cabots face au regard des autres dont ils ne peuvent se passer. Mordus par eux-mêmes, qui se déchirent et par le monde qui les blesse. Mais aussi et surtout par le théâtre dont ils ne peuvent se passer.

Et quand ils sortent d'une trappe secrète des costumes (savoureuses créations d'Emilie Jonet) fleurant bon les grands espaces imaginaires, c'est pour un hommage à Brecht avec une délicieuse interprétation d'*Alabama Song* mais aussi et surtout un retour en enfance, cette époque bénie où pour jouer, il suffisait de lancer : « On disait que j'étais... »

Dans les années 80, Philippe Sireuil et Jean-Marie Piemme faisaient partie de ce qu'on appelait alors le « jeune théâtre ». Quatre décennies plus tard, les deux compères jettent un regard sans concession sur ce qu'est devenu leur univers. Et comme les héros du film d'Ettore Scola en 1974, leurs personnages pourraient sans doute dire, « Nous voulions changer le monde, mais le monde nous a changés ». Mais surtout : « Nous nous sommes tant aimés ».

Jusqu'au 15 août, à 18 h, au Royal Festival, Salon bleu, [www.royalfestival.be](http://www.royalfestival.be). Du 25 septembre au 5 octobre et du 10 au 21 mars au Théâtre des Martyrs, [www.theatre-martyrs.be](http://www.theatre-martyrs.be)